Ami du Clergé du 29 août 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Saint Nom de Marie. — La célébrité du nom de Marie, 465.
Pour l'Exaltation de la Sainte Croix. — I. La gloire de la Croix, 466. — II. L'histoire de la dévotion à la Sainte Croix, 468.
Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — L'efficacité du recours à Marie, 470.
Sujets de circonstances. — Remerciements à une paroisse après les funérailles de son curé, 471. — *Pour la rentrée des classes :* I. L'Eglise maîtresse d'école, 473. — II. Piété, travail, discipline, 475.
Les personnages évangéliques. — XXXII. S. Jean à la Cène, 477. — XXXIII. S. Jean pendant la Passion, 478.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

(12 septembre)

LA CÉLÉBRITÉ DU NOM DE MARIE

Mes frères,

Connaissez-vous l'origine du vocable de Ste-Marie, donné, il y a un siècle, à l'église des Batignolles, à Paris ?

Sur la fin de 1826, une équipe de terrassiers commençait de creuser les fondations d'une nouvelle église, demandée par les habitants de Batignolles-Monceau et de Batignolles-Clichy. Un jour, au cours des travaux, un homme heurte de sa pioche un objet qui provoque sa curiosité. C'est une statuette en cuivre ; elle mesure de 25 à 30 centimètres de hauteur : elle représente la Vierge qui, d'une main, tient son enfant Jésus et, de l'autre, présente le globe terrestre à sa bénédiction.

A la nouvelle de cette trouvaille, grande émotion parmi les travailleurs et dans la population. Procès-verbal en est dressé, signé des terrassiers et de l'adjoint au maire. Il semble à tous que le ciel lui-même désigne le vocable de la nouvelle église.

Avant la Révolution, sur ce territoire, à l'angle que forment aujourd'hui la rue de Tocqueville et la rue de la Terrasse, une chapelle de château existait, sous le patronage des deux célèbres martyrs, si vénérés dans la primitive Eglise, S. Etienne et S. Laurent. Malgré ce passé, en souvenir de la découverte de la statuette de la Vierge, l'église paroissiale en construction s'appellera Sainte-Marie.

Entre tant de titres royaux ou maternels, donnés dans toutes les villes et à travers nos campagnes à la T. S. Vierge, il est bien que certains monuments perpétuent et honorent son nom : « Le nom de la Vierge était Marie. » (Luc, I, 27).

A une époque où on abandonne trop ce nom illustre entre tous, rappelons aujourd'hui au peuple chrétien la célébrité du nom de Marie, afin de le réhabiliter chez nous.

I

Comme les toutes petites de son temps et de sa race, l'enfant de sainte Anne reçut officiellement son nom quinze jours après sa naissance.

D'autres l'avaient porté avant elle : autrefois la sœur de Moïse. D'autres le portaient à son époque : ces Saintes Marie de la mer qui règnent sur notre midi éblouissant. Mais c'est la Vierge de Nazareth, de Bethléem, du Golgotha, qui en a fait un nom.

Depuis qu'il fut le sien, elle l'a chargé de toutes les noblesses, doué de toutes les gloires, doté de toutes les puissances. Il est le plus riche des langues humaines, synonyme partout de pureté, de bel amour, de miséricorde intarissable, le signe des sentiments qui honorent et grandissent l'humanité. Ses claires syllabes n'épandent que lumière et paix.

Car sur le nom se cristallisent la grandeur d'une âme et l'honneur d'une vie.

« On dit tout quand on prononce le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, » déclarait Bossuet. A plus forte raison peut on le redire du nom de Marie.

II

Aussi comme il fut aimé et porté, dans la suite, ce nom le plus illustre de la terre !

Dans nos familles françaises, surtout, depuis plus longtemps pénétrées de l'esprit chrétien, élevées au récit des miracles de Notre-Dame et dont l'âme chevaleresque est mieux accordée à tout ce qu'il déploie d'idéal.

Il n'est guère de maisons de France qu'une gerbe ne fleurisse, en la Ste-Marie, le 15 août, pour fêter une maman, une sœur, une épouse.

Un carillon de diminutifs et de déformations locales harmonise sa joyeuse mélodie : Marie, Maria, Marinette, Maï, Myriam, Mireille... D'autres noms recherchent son alliance, par amour, et pour s'anoblir et s'immortaliser : Marie-Ange, Marie-Anne, Marie-Louise, Marie-Madeleine, Marie-Thérèse...

Ce sera le moyen pour nous autres hommes, de prendre notre part de cet hommage et de nous couvrir de sa protection : Alphonse-Marie, Jean-Marie, Louis-Marie.

Et l'inénarrable Marius lui-même, s'il nous livrait ses origines, ne se découvrirait-il pas, et sans exagération marseillaise cette fois, comme le Marion de plusieurs contrées, le masculin de Marie, au pays de la « *Bonne Mère ?* »

A certaines époques, la vogue peut aller à des prénoms bizarres, voire révolutionnaires. Mode

que le temps emporte ! Où sont les Chicorée, les Chiendent, les Abricot du temps des grands ancêtres ?

Et Marie, laissé un moment pour compte aux humbles et aux bonnes gens, réapparaît plus vivace et plus charmant.

Tenons pour juste ce joli propos d'un journaliste : « On peut dire du prénom de Marie ce qu'on dit du *Cid* de Corneille : le jour où il cessera de plaire aux Français, la France aura cessé d'être la France. »

* *

Je débutais par l'origine du vocable de Marie à Ste-Marie des Batignolles.

Au temps de Scribe et de Labiche, les Batignolles hantaient les rêves des négociants parisiens comme le suprême bonheur des vieux jours.

Après cinquante ans, les Batignolles aux maisons de campagne, aux jardins fleuris, aux guinguettes joyeuses du dimanche, relèvent déjà de l'archéologie.

Mais on peut encore y trouver le vrai bonheur.

La découverte d'une statuette de la Sainte Vierge, lors des fondations de Ste-Marie des Batignolles, fait penser à la parabole évangélique du trésor caché.

« Le royaume des cieux, disait Notre-Seigneur, est semblable à un trésor enfoui dans un champ. Un homme a l'heureuse chance de le découvrir. Alors, dans sa joie, il le replace aussitôt en terre, vend tous ses biens, achète le champ du trésor. »

Il a découvert ce trésor, le chrétien qui a compris, goûté, embrassé la dévotion à la Sainte Vierge. Il possède avec elle le royaume des cieux : « Celui qui m'aura trouvé aura rencontré la vie. *Qui me invenerit inveniet vitam* » Ainsi soit-il.

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

(14 septembre)

I

LA GLOIRE DE LA CROIX

Mes frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui tire son origine d'un fait historique.

Vers la fin du règne de Phocas, empereur de Constantinople, c'est-à-dire au début du VIIe siècle de notre ère, le roi de Perse s'était emparé de Jérusalem et en avait emporté un butin abondant, où figurait, entre autres dépouilles, la croix du Sauveur. Cette précieuse relique resta pendant quatorze ans aux mains des conquérants, après quoi, grâce aux sages négociations d'Héraclius, successeur de Phocas, elle fut remise aux chrétiens et replacée en grande pompe sur le Calvaire. C'est en souvenir de cet heureux événement qu'a été instituée la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Exaltation ! N'est-il pas étrange, ce vocable, et plus encore l'honneur sublime qu'il signifie, appliqué à un instrument de supplice, et un instrument de supplice tel qu'il fut longtemps le signe de la plus honteuse infamie ?

Et pourtant, m. f., si l'on considère la place qu'a prise la croix dans la dévotion chrétienne, on est obligé de convenir que c'est bien d'une véritable exaltation qu'elle a été l'objet. Telle est la pensée que je voudrais brièvement faire ressortir devant vous, en distinguant dans ces honneurs un triple aspect.

I

La première exaltation de la croix a eu lieu au Calvaire, quand Notre-Seigneur y fut cloué et y demeura suspendu. Je ne parle pas du serpent d'airain que Moïse fit ériger au désert, car il ne s'agissait alors que d'une figure.

Tout ce qui touche d'une certaine façon au Christ est en effet d'un grand prix. Si nous vénérons la maison de Lorette, la crèche de Bethléem qui se trouve aujourd'hui en l'église Sainte-Marie Majeure, à Rome, si de nombreux pèlerins parcourent la Terre Sainte, c'est parce qu'on peut y retrouver un vestige de Notre-Seigneur, c'est parce que ces objets et ces lieux ont été sanctifiés à son contact, c'est parce que le souvenir de sa vie nous y est rappelé de façon plus vivante que dans un simple récit.

Ainsi en va-t-il du bois de la croix. Notre divin Sauveur l'a pris sur ses épaules, l'a porté du prétoire de Pilate jusqu'au Calvaire, a défailli sous son poids, l'a arrosé de ses sueurs, de ses larmes et de son sang, y a été fixé et y est resté pendant trois heures. La croix fut son lit de mort. Quelle relique peut lui être comparée, tant pour ses relations avec Notre-Seigneur que pour les événements qu'elle évoque ?

De plus, la croix a été l'instrument de notre salut, car c'est elle qui causa la mort de notre Rédempteur. Pour ce motif, elle nous touche de plus près et elle possède à nos yeux une valeur supérieure à celle des autres objets qui eurent un certain rapport avec Jésus. On peut dire d'elle qu'elle fut pour nous la source de la vie : « *Ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret,* » chante l'Eglise. On peut encore la comparer à l'arbre de vie qui se trouvait au Paradis terrestre, mais tandis que celui-ci n'entretenait qu'une existence matérielle, la croix nous a ressuscités à la vie surnaturelle et nous permet de la conserver.

Vous comprenez dès lors, m. f., pourquoi la Sainte Eglise entoure de tant d'honneurs le bois de la Vraie Croix. Les moindres parcelles en sont conservées avec soin et ne sont distribuées qu'avec parcimonie et à des personnages de haut rang. Quand elles sont exposées dans le lieu saint, on leur rend des hommages presque égaux à ceux dont on honore le T. S. Sacrement, c'est-à-dire la personne adorable de Jésus lui même.

C'est aussi la raison pour laquelle l'image de la croix elle-même reçoit des marques spéciales de vénération. Pour saisir à quel point elle est chère

à l'Eglise, il faut assister à l'office des Présanctifiés, le Vendredi-Saint — office trop négligé, pour le dire en passant, mais si expressif dans son cérémonial ! Tous les rites tendent alors à glorifier la croix. Le célébrant la dévoile progressivement aux yeux des fidèles, en les invitant par trois fois, d'un ton de voix qui s'élève, à se prosterner devant elle. Puis, suivi de tout le clergé, il accomplit devant elle, les pieds nus, une triple prostration et baise les pieds du crucifix. Remarquez-le, m. f., cette triple prostration n'est pas même usitée pour adorer la Sainte Eucharistie.

Pendant ce temps, le chœur chante en l'honneur de la croix des hymnes et des répons d'un lyrisme qui, à première vue, pourrait étonner et qui, en tout cas, contraste singulièrement avec la sobriété et cette sorte de froideur qui sont la caractéristique de la prière liturgique dans l'Eglise latine. C'est que, au souvenir de l'immense bienfait de la Rédemption et de la bonté ineffable de Dieu à notre égard, la Sainte Eglise semble incapable de contenir sa joie et laisse déborder son enthousiasme. Lisez, m. f., dans une bonne traduction, le texte de ces chants, et, puisque la prière publique est un guide infaillible pour la foi, vous comprendrez mieux tout ce que la croix est pour nous.

II

Pour nous y aider d'ailleurs, l'Eglise a tenu à nous montrer la croix à chaque instant, à la multiplier sous nos pas, pour ainsi dire, afin de graver son souvenir dans nos pensées d'une façon indélébile, et c'est là ce que j'appellerai son exaltation dans la vie du chrétien.

Vous avez tous, m. f., assisté à un baptême, cérémonie par laquelle l'être humain est régénéré et reçoit la vie surnaturelle. Il vous a été impossible de n'être pas frappés à la vue des multiples signes de croix accomplis par le prêtre : bénédictions, exorcismes, onctions avec l'huile des catéchumènes et le saint chrême, et, pour couronner le tout, infusion de l'eau baptismale; tous ces rites ont pris la forme de la croix.

Il en va de même lors de l'administration des autres sacrements : la confirmation consiste en une croix faite sur le front avec le saint chrême ; quand il distribue la sainte communion, le prêtre trace un signe de croix avec l'Hostie consacrée, en disant : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. » Au tribunal de la pénitence, l'image du divin Crucifié accueille le pécheur repentant et celui-ci reçoit l'absolution au moyen d'un signe de croix. Il serait facile de faire la même constatation à propos des autres sacrements, auxquels on peut joindre les sacramentaux, dont les principaux sont les bénédictions.

Quand le chrétien quitte ce monde, l'Eglise, qui est inquiète à son sujet à cause des péchés que l'infirmité humaine ne peut éviter, se rassure à la pensée qu'il a été marqué du sceau de la Trinité et elle en tire un argument pour appeler sur le défunt la miséricorde divine : « *Qui dum viveret insignitus est signaculo Sanctæ Trinitatis.* » C'est la croix qui l'a rendu enfant adoptif de Dieu au baptême; il a, pendant sa vie, porté la marque de son appartenance à la Sainte Trinité, comme, dit S. Augustin, la brebis d'un troupeau est marquée du signe de son propriétaire. Que la Sainte Trinité prenne donc définitivement possession de son bien et accueille cette âme dans le bercail de l'éternité bienheureuse. C'est le souhait que formulent le célébrant et les assistants en traçant, sur le cercueil qui va descendre dans la fosse, un dernier signe de croix, que bien d'autres ont précédé au cours des funérailles. Et c'est la croix, croix de pierre ou modeste croix de bois, qui couvrira la tombe de ses bras protecteurs, symbole de la foi chrétienne et de l'espoir en la résurrection future.

La croix, c'est encore elle que trouve le chrétien fidèle, à son réveil, quand il inaugure sa journée par la prière. C'est elle qu'il trace sur lui avant de s'endormir. Il l'évoque encore avant et après les repas et trois fois par jour lorsque sonne l'Angelus. Dans les tentations c'est en elle qu'il cherche le secours qui le rendra victorieux du démon. Sur les carrefours il voit ses images, que nos aïeux, dans les siècles de foi qui formèrent le passé de notre patrie, y ont dressées. En passant près des églises, il la retrouve encore, au sommet du clocher, dans l'édifice lui-même, érigé en forme de croix et tourné le plus souvent vers l'Orient, c'est-à-dire vers le Calvaire.

A son entrée dans l'église elle-même, il se signe avec l'eau bénite. La croix est dressée sur les autels, elle se voit sur les ornements du prêtre, son image se multiplie au cours du saint sacrifice dans les gestes du célébrant.

Enfin, parce que la croix a vu s'accomplir le sacrifice le plus héroïque qu'aient enregistré les annales de l'humanité, à savoir l'immolation volontairement subie d'un Dieu fait homme, pour ses frères, la croix est devenue le symbole de l'héroïsme et la récompense honorifique réservée à ceux qui ont rendu d'éminents services à leurs semblables. C'est elle, en particulier, qui orne la poitrine du brave soldat qui s'est distingué dans les combats et a exposé généreusement sa vie pour le salut de la patrie.

Tout parle donc de la croix au disciple du Christ. Mais s'il l'a presque continuellement sous les yeux, il doit l'avoir plus encore dans le cœur. Son idéal n'est pas de marcher, sur le chemin de la vie, comme dans un sentier tapissé de roses, mais de porter vaillamment sa croix à l'exemple de son maître. Il doit en conséquence s'attendre à l'épreuve, l'accueillir avec sérénité et s'encourager à la supporter en prenant Notre-Seigneur comme modèle.

III

La dernière exaltation de la croix aura lieu à la fin du monde, aussitôt avant les solennelles assises qui fixeront pour jamais les destinées des hommes.

Notre-Seigneur a dit en effet, en énumérant les faits précurseurs du jugement dernier : « Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. » (Matth., xxiv, 30). Quel sera ce signe ? Plusieurs Pères de l'Eglise, en particulier S. Jérôme, que suivent de nombreux commentateurs modernes, ont voulu y voir la croix du Sauveur, envisagée comme symbole de sa puissance.

Cette opinion n'a rien que de très plausible. De même qu'un monarque paraît solennellement devant ses sujets en portant à la main son sceptre, emblème de la majesté royale, de même qu'un glorieux vainqueur tient fièrement l'épée avec laquelle il a triomphé de ses ennemis, de même il convient que le Christ, en revenant sur terre pour juger le genre humain tout entier, se fasse précéder de la croix, par laquelle il a conquis son royaume : « *Regnavit a ligno Deus.* » Et de même que sainte Jeanne d'Arc disait de son étendard : « Il avait été à la peine, c'était bien le moins qu'il fût à l'honneur, » de même il convient que le Christ associe à sa gloire l'instrument de supplice qui fut associé à son ignominie.

Une courte phrase de l'Evangile nous apprend quel sera l'effet de cette apparition : « *Et tunc plangent omnes tribus terræ.* Alors se lamenteront toutes les tribus de la terre. » C'est qu'en effet la croix sera devenue comme le criterium au moyen duquel s'opérera le partage des bons et des mauvais. Ces derniers, en apercevant la croix, comprendront toute l'étendue de leur folie et de leurs égarements. La croix ! ils n'en voulaient point dans leur vie, ils ne rêvaient que jouissances et satisfactions d'ordre terrestre, ils poursuivaient de leurs moqueries, de leurs outrages ou de leurs mauvais traitements les fidèles disciples du divin Crucifié ; et voilà qu'elle se dresse maintenant contre eux pour leur barrer la route du bonheur, pour les accabler, pour les repousser, pour les précipiter en enfer. Quel triste sort que celui d'une éternité malheureuse, en échange de quelques brèves années passées au milieu des caprices d'une volonté rebelle à la volonté divine! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr., x, 31).

Ce ne sera pas le nôtre, m. f., telle est notre volonté bien arrêtée, à laquelle nous désirons que s'ajoute le secours de Dieu. Puissions-nous être du nombre de ceux qui diront, en voyant la croix : « *O Crux, ave, spes unica !* Salut, ô croix, notre unique espérance ! » Si nous l'avons accueillie et portée comme Notre-Seigneur nous a enseigné par son exemple à le faire, qu'aurions-nous à craindre d'elle ?

Bien plutôt, nous aurons tout à attendre d'elle, car après avoir été ici-bas l'instrument de nos renoncements et de nos mortifications, elle sera pour nous la clef du ciel ; nous trouverons en elle le véritable arbre de vie, d'une vie glorieuse qui se renouvellera sans cesse à jamais. Ainsi soit-il.

II

L'HISTOIRE DE LA DÉVOTION A LA SAINTE CROIX

Mes frères,

La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, que nous célébrons, est la fête de la réhabilitation, de la glorification de la croix en général et en particulier celle du bois sacré de la croix sur laquelle Notre-Seigneur est mort. Prenons-en occasion pour raviver notre dévotion envers cette croix bénie et la glorifier nous aussi.

I

La croix, vous le savez, m. f., était, au temps de Notre-Seigneur, un gibet d'ignominie. Chez les Romains, qui en faisaient surtout usage, les Juifs lapidant plutôt leurs condamnés à mort, le supplice de la croix n'était pas seulement le plus cruel, mais le plus humiliant. Aussi le réservaient-ils aux esclaves et aux criminels étrangers ; par respect pour eux-mêmes, jamais ils ne l'infligeaient à un citoyen romain. C'est la raison pour laquelle S. Paul fut décapité alors que S. Pierre fut crucifié.

Après que cette croix, Notre-Seigneur l'eut portée sur ses épaules, empourprée de son sang, et eut expiré dans ses bras, elle continue, selon le mot de S. Paul, d'être un scandale pour les Juifs et un sujet de dérision pour les païens : « *Judæis scandalum, gentibus autem stultitiam,* » mais pour les chrétiens elle devient le signe glorieux de leur Rédemption : « *Fulget crucis mysterium.* » Loin de rougir d'y être attachés, ils s'en réjouissent. Rappelez-vous les transports joyeux de S. André en apercevant celle à laquelle on va le fixer : « Salut, ô croix précieuse, s'écrie-t-il, recevez le disciple de Celui qui a été suspendu à vos bras, mon Maître, le Christ. » S. Pierre considère comme un si grand honneur d'y être attaché, que par humilité, s'estimant indigne de mourir comme Jésus, il demande à y être cloué la tête en bas. La croix devient comme le glorieux signe de ralliement des premiers chrétiens, et c'est en traçant le signe de la croix sur eux-mêmes qu'ils se reconnaissent entre eux. Se souvenant que c'est en mourant sur la croix que Notre Seigneur a sauvé le monde, que c'est en traçant le signe de la croix sur ses disciples qu'il leur a dit adieu le jour de l'Ascension, c'est en traçant eux aussi ce signe sur les fidèles que les apôtres et leurs successeurs les bénissent, c'est par le signe de la croix qu'ils consacrent et confèrent les sacrements, c'est par la vertu du signe de la croix qu'ils font des miracles, affrontent les supplices, écartent les dangers, chassent les démons et guérissent les malades.

Mais les chrétiens ne seront pas toujours seuls à exalter la gloire et la puissance de la croix, les païens vont à leur tour en reconnaître la vertu et les grandeurs. Après trois siècles de persécutions,

Dieu permet que des deux Césars qui se partagent l'empire romain, Constance Chlore et Dioclétien, le premier épouse sainte Hélène, modeste fille d'étable, au dire de S. Ambroise, mais vaillante chrétienne, qui lui donne un fils, Constantin. Celui-ci, offensé par le successeur de Dioclétien, Maxence, marche sur Rome où ce dernier réside.

A la veille de livrer bataille à son adversaire, un après-midi, rapporte Eusèbe, quand le soleil baissait déjà à l'horizon, il vit dans le ciel bleu, au-dessus de l'astre resplendissant, une croix lumineuse. Sur cette croix il lut cette inscription : « Par ce signe tu vaincras. » Comme il se demandait le sens de cette apparition, Jésus-Christ lui apparut pendant son sommeil, tenant en main cette même croix, et lui ordonna de faire broder sur ses drapeaux le signe qu'il lui montrait. C'était une lance allongée, revêtue d'or et munie d'une antenne transversale formant croix. Au centre était le monogramme du Christ, au sommet, une couronne d'or et de pierreries, autour l'inscription mystérieuse : « *In hoc signo vinces.* »

Constantin obéit à l'ordre du Christ et vainquit Maxence. Maître de Rome et de l'empire, il se fit instruire et baptiser et accorda la liberté aux chrétiens. Depuis lors, la croix est tellement honorée et exaltée que les rois et les empereurs eux-mêmes sont fiers de la porter au sommet de leur couronne et ne trouvent pas de récompense plus glorieuse pour les braves que la croix.

II

Mais ce n'est pas assez que l'emblème de la croix soit ainsi exalté, il est une croix qui mérite de l'être tout particulièrement : c'est celle sur laquelle Notre Seigneur est mort. La mère du grand empereur Constantin, l'impératrice sainte Hélène, va y travailler.

Au soir du Vendredi Saint, quand le corps de Notre-Seigneur en eut été détaché, la Sainte Croix avait été enfouie profondément par les Juifs pêle-mêle avec celles des deux larrons, tout près de l'endroit où elle avait été plantée. Comme ce lieu, ainsi que le Saint Sépulcre, était devenu un lieu de pèlerinage pour les premiers chrétiens, l'empereur païen Adrien avait fait ériger sur l'un une statue d'un temple de Vénus et sur l'autre un temple d'Adonis, espérant ainsi faire oublier ce lieu sacré et les saintes reliques qui s'y trouvaient.

Quoique âgée de quatre-vingts ans, sainte Hélène se rendit à Jérusalem, fit disparaître les temples païens qui déshonoraient le Calvaire et construire à leur place une magnifique basilique. Mais avant de jeter les fondements de celle-ci, mue sans doute par une inspiration surnaturelle, la pieuse impératrice se demanda ce qu'était devenue la Croix du Sauveur et elle fit procéder à des fouilles à l'endroit où la tradition la disait enfouie. Ses pieux efforts furent récompensés. On mit à jour une grotte sépulcrale, puis trois croix de même dimension, le *titulus* écrit par ordre de Pilate et enfin les quatre clous qui avaient attaché les pieds et les mains du Sauveur. La sainte couronne d'épines, la lance et le roseau gisaient pêle-mêle parmi les croix.

C'étaient là, évidemment, les précieux instruments qui avaient servi au supplice de Notre-Seigneur. Mais des trois croix, quelle était celle du Sauveur et comment la distinguer de celles des larrons ? S. Macaire, alors évêque de Jérusalem, demanda à Dieu de désigner par un miracle la vraie croix sur laquelle s'était opérée notre Rédemption. Il y avait à Jérusalem une femme qui se mourait d'un mal incurable et dont on attendait à chaque instant le dernier soupir. On porta vers elle les trois croix et on les lui fit toucher successivement. Les deux premières la laissèrent avec son mal, mais à peine avait-elle touché la troisième qu'elle se leva en s'écriant : « Je suis guérie. » C'était la réponse du ciel ; comme on peut le penser, elle leva tous les doutes. Sainte Hélène fit construire sa magnifique basilique du St-Sépulcre, dont son fils Constantin fit lambrisser la voûte de lames d'or, et c'est dans cette basilique que fut tout d'abord conservée et vénérée la Sainte Croix. Une fête, l'Invention de la Sainte Croix, est célébrée chaque année le trois mai pour commémorer son heureuse découverte.

III

Cette croix était donc conservée à Jérusalem et vénérée de tous, quand, vers 610, Chosroès, roi des Perses, s'étant emparé de la Ville Sainte, y mit le feu et en fit prisonnier le patriarche Zacharie qu'il emmena captif et la Sainte Croix avec lui. Durant quatorze ans, celle ci demeura aux mains des infidèles, comme jadis l'Arche d'alliance aux mains des philistins. Chosroès ayant été vaincu à son tour par l'empereur chrétien Heraclius, dut restituer la précieuse relique. Le patriarche Zacharie, emmené captif avec elle et qui en était demeuré le gardien providentiel, la rapporta en triomphe à Jérusalem, et c'est en souvenir de cet heureux événement que nous célébrons aujourd'hui la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Un fait mémorable marqua le retour de ce bois sacré à Jérusalem. N'écoutant que sa foi et sa piété, l'empereur Heraclius, qui l'avait reprise aux Perses, voulut la prendre sur ses épaules et la monter ainsi par les rues de Jérusalem jusqu'au Calvaire. Le patriarche lui remet le précieux fardeau. Revêtu de ses ornements impériaux, tout couvert d'or et de pierreries, Heraclius la reçoit avec respect et se dispose à partir. Mais, ô miracle, malgré tous ses efforts, il ne peut la soulever. « Prince, lui dit le patriarche, ces riches vêtements ressemblent trop peu à ceux dont était revêtu Notre-Seigneur quand le premier il porta cette croix. » Docile, l'empereur quitte ses vêtements impériaux et dans une tenue humble et modeste, nu-pieds, reprend la Sainte Croix qui cette fois se laisse enlever et porter sans résistance, sinon sans fatigue.

Depuis lors, des parcelles de ce bois sacré ont été distribuées dans le monde entier, notre cathédrale de Langres a le bonheur d'en posséder un fragment considérable. Vénérons avec respect ces reliques insignes chaque fois que nous avons l'avantage d'en rencontrer; mais, à leur défaut, vénérons l'emblème lui-même de la croix.

Oui, que la croix soit à la place d'honneur en chacun de nos foyers; suspendez-la au chevet de vos lits pour qu'elle protège votre sommeil, plantez-la sur vos tombes pour qu'elle veille sur la dépouille de vos morts et un jour sur la vôtre. Dressez-la à l'entrée de vos villages pour en garder les abords, aux carrefours de vos chemins pour étendre ses bras bénissants sur vos campagnes. Que le soin que vous en prenez vous fasse honneur aux yeux des étrangers qui viennent chez vous, respectez vous-mêmes ces croix rurales, ces antiques Calvaires, et saluez-les en passant comme les saluaient vos pieux ancêtres. La croix, femmes et jeunes filles chrétiennes, suspendez-la à votre cou, qu'elle soit votre plus belle parure et qu'en la voyant briller sur votre poitrine on reconnaisse à ce signe votre foi et votre piété.

Oui, honorez la croix de toutes les façons en votre pouvoir, et quand viendra le jour par excellence de l'Exaltation de la Sainte Croix, celui où Jésus-Christ paraîtra sur les nuées du ciel, portant cette croix toute resplendissante de clarté et viendra pour juger tous les hommes, cette croix ne sera pas pour vous, comme pour ceux qui l'auront combattue ici-bas, un sujet de terreur, mais, l'ayant aimée, glorifiée, exaltée sur la terre, vous la saluerez comme votre unique espérance : « *O crux, ave, spes unica.* » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

L'EFFICACITÉ DU RECOURS A MARIE

> *Adjuva nos, protege nos, salva nos !*
>
> O Marie, aidez-nous, protégez-nous, sauvez-nous !

Mes frères,

C'est par ces paroles que le Souverain Pontife terminait l'ardente supplication qu'il adressait à la T. S. Vierge Marie au début de l'horrible guerre dont nous avons tous souffert, pour obtenir le secours de la Mère de Dieu en faveur de la chrétienté dévastée. C'est par ces mêmes paroles que je commence cette instruction destinée à vous rappeler que vous avez dans le ciel une puissante protectrice et à vous exciter à vous adresser à elle avec confiance lorsque l'épreuve viendra s'abattre sur vous.

Je serai arrivé à mon but si je vous fais bien sentir le besoin que nous avons, pour nous soutenir dans le malheur, d'une mère, qui, ayant connu la souffrance, nous la fera comprendre, nous la rendra profitable.

I

Oui, il nous faut une mère dans l'épreuve. Certes, Dieu est bon, infiniment bon. Il nous aime comme un père aime ses enfants. Il s'est mis — si l'on peut dire — à notre portée, il s'est dit notre frère, notre ami. Malgré cela, il n'en est pas moins vrai que la grandeur de Dieu nous épouvante, que sa gloire, sa sainteté, son éternité nous effraient, sa justice surtout nous fait trembler. Abraham, le grand patriarche, a bien rendu le sentiment qui domine dans l'âme religieuse devant la divinité lorsqu'il a dit : « Que suis-je pour parler à mon Dieu, moi, cendre et poussière ? »

Il nous faut une mère qui s'interpose, vers laquelle nous pourrons nous réfugier, à qui nous irons dire plus librement nos peines, conter nos chagrins, confier nos misères.

Dieu a pourvu à ce besoin de notre cœur en nous donnant la Sainte Vierge, avec mission de nous traiter comme ses enfants. Elle est de notre nature. Elle a pour les hommes rachetés par le sang de son divin Fils des entrailles de mère, elle est née comme nous dans cette vallée de larmes, elle a connu les misères inséparables de toute vie humaine.

Or l'office des mères, c'est surtout de consoler les enfants dans la peine, et plus ils sont malheureux, plus la mère a pour eux de tendresse et de dévouement. Elle va même jusqu'à oublier les autres pour ne s'occuper que de celui qui souffre. Personne ne s'en étonne. On l'explique en disant : « C'est dans la nature ! »

Voilà pourquoi je vous dis : O vous qui êtes accablés par les misères de la vie ou surchargés par les maux de l'heure présente, allez à Marie ! Elle vous consolera. Elle vous inspirera ces principes de vie chrétienne, peut être oubliés ou incompris aux jours de prospérité et de bonheur : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! — Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. — Si vous voulez venir après moi, renoncez-vous à vous-même, prenez votre croix et suivez-moi. »

C'est un langage austère, mais c'est celui qu'aime à entendre le cœur touché par le malheur. C'est une consolation d'un genre à part, je le sais, car elle est d'une nature supérieure, elle est d'ordre surnaturel. Mais la grâce que vous avez reçue dans les sacrements et celle qui est le fruit de vos prières, transmises à Dieu par l'intermédiaire de la Mère de toute grâce, *Mater divinæ gratiæ,* vous a rendus apte à la comprendre, à l'apprécier, à y trouver le courage chrétien et la force nécessaire pour pratiquer la vertu.

II

Il nous faut une mère, une mère qui ait connu la douleur, qui ait passé par l'épreuve. Il nous

semble, en effet, que si elle a souffert ce que nous souffrons, elle saura mieux compatir à nos maux. Un poète païen a exprimé ce sentiment dans un beau vers : « J'ai connu le malheur et je sais avoir pitié du malheureux. »

Or, il n'y a pas de souffrances que Marie n'ait éprouvées, si vous en exceptez le péché.

L'Eglise a fait sienne la doctrine que je vous prêche en décernant à la Mère du Sauveur le titre de « Reine des Martyrs » et en l'invoquant comme telle : « *Regina Martyrum, ora pro nobis !* »

Vous pouvez aller lui confier votre chagrin, puisqu'elle l'a éprouvé, elle aussi. Une mère qui a perdu son fils n'ira pas chercher des consolations près d'une mère qui jouit avec bonheur de la présence du sien. Elle sent bien qu'elle ne serait pas comprise et que les paroles qui lui seraient dites ne sont pas celles qu'il faut à sa douleur.

Ce que nous disons de la plus poignante souffrance qui existe, il faut le dire de toutes les souffrances de cette vie. C'est bien ce que symbolise l'admirable groupe qui représente Marie au pied de la croix, tenant sur ses genoux le corps inanimé du Sauveur et prononçant les paroles de l'infinie douleur : « O vous qui passez dans le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne. » On le trouve partout, parce que partout il est nécessaire à l'âme, car il lui apprend ce qu'il doit savoir de la nature de l'épreuve.

Les épreuves de notre Mère du ciel ont, en effet, cela de propre qu'elles éclairent notre foi en nous faisant comprendre que les vues de Dieu ne sont pas les vues des hommes, que les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes. Ceux-ci n'estiment et ne recherchent que les biens terrestres, les jouissances de ce monde, ce qu'on appelle la vie heureuse dont vous entendez si souvent parler. Nous ne cessons de vous mettre en garde contre cette chimère, car elle est capable de tuer en vous toute vie religieuse.

L'enfant de Marie qui voit le cœur de sa mère transpercé d'un glaive de douleur comme l'avait annoncé le saint vieillard Siméon, ou même par sept glaives de douleur, comme aime à la représenter l'iconographie religieuse, ne se laisse pas tromper par les fausses maximes.

Il sait que Dieu eût épargné à sa mère la souffrance, si la souffrance était essentiellement un mal.

Il sait que rien ne peut arriver sans l'ordre ou la permission de Dieu, qui, pour nous le faire mieux comprendre, déclare que les cheveux même de notre tête sont comptés et qu'aucun ne tombe sans la permission du Père qui est dans les cieux.

Il sait cela, et il se soumet avec résignation d'abord, avec confiance ensuite, finalement avec joie, à la volonté de celui qui tient notre sort entre ses mains souveraines.

Il sait enfin que la soumission à la volonté de Dieu est tout ce qu'il y a de meilleur, tout ce qu'il y a de plus méritoire, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus consolant sur la terre, et il s'y tient.

A connaître ce que Marie a souffert comme corédemptrice du genre humain, le dévouement avec lequel, après nous avoir sacrifié son Jésus, elle supporte nos défauts, elle ne se laisse rebuter ni par notre légèreté, ni par notre indifférence, mais elle est toujours bonne, toujours secourable, à admirer ce dévouement, nous en venons, comme naturellement, à chercher à l'imiter : le dévouement appelle le dévouement.

Sans attendre plus longtemps, dès aujourd'hui mettons-nous à l'œuvre. Des circonstances se présentent chaque jour qui nous obligent à subir des contrariétés, à supporter des peines, à faire des sacrifices. De quelle importance ? Peu importe, ils sont façonnés, taillés, si j'ose dire, à notre mesure. Seuls, nous ne serons pas capables de les supporter chrétiennement, nous ne pourrons pas même les supporter docilement, mais avec le secours de la Sainte Vierge, nous ferons notre devoir, tout notre devoir.

* *

O Marie, aidez-nous, protégez-nous, sauvez-nous ! On nous a appris à vous parler ainsi dans les jours de la grande tourmente. Les faits sont là pour le dire, nous l'avons reconnu et proclamé dans la joie de nos âmes, c'est vous qui nous avez sauvés ! Le passé est un gage de l'avenir. Toute la tradition chrétienne nous l'enseigne.

Vous aurez pour agréable notre confiance filiale. Vous bénirez les résolutions généreuses que nous prenons aujourd'hui à vos pieds. Vous nous obtiendrez les lumières du Saint-Esprit qui éclaireront nos intelligences, la force d'En-Haut pour fortifier nos volontés, nous aider à surmonter les obstacles, nous faire accepter et porter notre croix, comme doivent le faire les enfants d'une telle mère, les frères de Jésus. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCES

REMERCIEMENTS A UNE PAROISSE APRÈS LES FUNÉRAILLES DE SON CURÉ

Mes frères,

Chargé par l'Administration diocésaine d'assurer le service religieux dans votre paroisse en attendant la nomination de votre nouveau curé, mes premières paroles à votre adresse seront des remerciements pour les belles funérailles que vous avez faites cette semaine à votre regretté pasteur.

I

Ces remerciements s'adressent à toute la paroisse, puisque toute la paroisse, on peut le dire, a pris le deuil de son curé, est venue s'agenouiller près de sa couche funèbre, a entouré son cercueil durant les obsèques et accompagné sa dépouille

mortelle à sa dernière demeure. Vous avez offert, m. f., un spectacle touchant et qui a profondément édifié ceux qui en ont été les témoins. Les étrangers venus à la cérémonie et surtout les prêtres nombreux accourus, quelques-uns de loin, pour rendre un suprême hommage à leur vénéré confrère, en voyant l'unanimité de vos regrets et de votre reconnaissance, se sont dit que votre paroisse doit être bien chrétienne; les échos en sont parvenus à l'évêché et ils ne pourront qu'encourager Monseigneur à vous donner un curé, malgré la pénurie des prêtres et son impossibilité d'en accorder à toutes les paroisses.

Je tiens à dire un merci spécial, d'abord à ces Messieurs du Conseil municipal, qui, en se joignant à ces Messieurs du Conseil paroissial pour conduire le deuil de M. le Curé, lui ont ainsi rendu un hommage officiel. Cette démarche est le digne couronnement des relations cordiales qui n'ont cessé d'exister entre le regretté défunt et vos différentes municipalités, pour votre plus grand profit à tous.

Merci en particulier à M. le Maire pour les paroles émues qu'il a prononcées devant la tombe où on venait de descendre le cercueil de votre curé. Comme elles retraçaient bien, ces paroles, la vie toute de dévouement de celui que vous avez perdu, son ministère si long et si rempli au milieu de vous, son attachement aux petits enfants, son zèle pour assurer la persévérance de la jeunesse, sa charité pour les pauvres et les malades, enfin, sa bonté pour tous! Ces paroles d'adieu font autant honneur à celui qui les a prononcées qu'à celui à qui elles s'adressaient.

Merci aussi à M. l'Instituteur et à Mme l'Institutrice, qui ont assisté aux funérailles à la tête de leurs élèves. M. le Curé partageait leur affection pour ces chers enfants; au ciel, où il continue de les aimer, il priera pour qu'ils profitent du dévouement de leurs maîtres et leur fassent honneur par leur instruction et leur bonne conduite.

Merci encore à ceux et celles qui ont pris l'initiative d'une souscription et à ceux qui y ont pris part. Le produit de cette souscription était d'abord destiné, dans votre intention, à offrir une couronne funèbre à votre cher pasteur. Réflexion faite, vous avez préféré l'employer à faire célébrer des messes pour le repos de son âme. Je ne puis que vous en féliciter et vous en remercier. C'est Dieu qui donne les couronnes à ceux qui ne sont plus; j'aime à croire que votre pasteur ne tardera pas à recevoir la sienne; s'il en est besoin, ces messes l'y aideront. Si elles ne lui sont pas nécessaires, elles s'ajouteront à toutes celles que de son vivant il a célébrées pour vous, elles ouvriront le ciel à vos propres défunts et feront descendre sur vos personnes et vos familles les bénédictions de Dieu.

II

Malgré notre espoir que Dieu a fait bon accueil à votre regretté curé, continuez de prier pour celui qui a tant prié pour vous. Qui donc priera pour nous, prêtres, si vous nous oubliez, vous, nos paroissiens? Afin de travailler plus efficacement au salut de vos âmes, nous avons renoncé au monde, nous avons brisé les liens de la chair et du sang qui nous unissaient à nos familles, nous avons renoncé à en fonder une, afin de vous appartenir plus complètement. Vous nous tenez lieu de famille pendant notre vie; n'est-il pas juste que vous nous en teniez lieu également après notre mort? Et si notre âme a besoin de prières, n'est-ce pas de votre charité reconnaissante que nous devons les attendre?

Ce besoin est d'autant plus grand, souvent, qu'isolés dans nos paroisses, loin parfois de tout confrère, nous sommes plus dénués de secours religieux. Lorsque l'un d'entre vous est en danger, vous n'avez qu'à faire un pas pour trouver le prêtre quand son presbytère est au milieu de vous. Aussitôt il accourt à votre chevet vous prodiguer les secours de son ministère et les consolations de la religion. Mais pour nous, vos pasteurs, il faut recourir au ministère charitable d'un confrère, aller le chercher, je le répète, dans une paroisse parfois éloignée. Et si, comme Notre-Seigneur nous en a menacés et comme cela s'est vérifié de façon si douloureuse pour votre vénéré pasteur, si la mort vient au milieu de la nuit, comme un voleur, nous prendre et nous jeter devant le tribunal de Dieu, qui donc fera descendre sur nous le suprême pardon dont tout le monde a besoin, même les plus saints?

Sans doute, si la mort fut subite pour M. le Curé, elle ne fut pas imprévue. Sachant qu'elle ne le préviendrait pas, il se tenait toujours prêt et Dieu lui avait inspiré la sainte pensée de se confesser le matin même de sa mort.

III

Malgré tout, m. f., priez pour lui, ne serait-ce que par reconnaissance. Faites pour lui ce qu'il a fait si souvent pour vous. Il ne gravira plus les degrés du saint autel, où chaque matin il immolait pour vous la divine Victime; mais vous, venez souvent, aussi souvent que possible, assister au saint sacrifice pour le repos de son âme. Il ne prendra plus place dans cette stalle désormais vide, où, comme un père entouré de ses enfants, il présidait les offices; continuez de venir à ces offices et priez pour que votre pasteur chante désormais dans le ciel ces louanges qu'il entonnait sur la terre. Il ne siégera plus au tribunal de la pénitence où il écoutait avec bonté vos misères, vous relevait de vos chutes, pardonnait vos fautes. Il ne se tiendra plus en cet endroit d'où il vous annonçait la parole de Dieu; du moins souvenez-vous de ses sages conseils et de ses saints enseignements et mettez-les en pratique. Vous ne le verrez plus parcourir vos rues et porter à vos malades les secours de la religion et les consolations de la foi; il est là, désormais, qui, à l'ombre

de cette église, repose au milieu de vos pères et de vos mères et de tous vos parents. Il est là qui dort son dernier sommeil au pied de la grande croix, comme le bon pasteur au milieu de son troupeau, le père au milieu de ses enfants.

Eh bien ! m. f., ayez soin de sa tombe qui vous est confiée. Chaque fois que vous irez dire une prière sur la tombe de vos parents, arrêtez-vous aussi près de la sienne. Votre bon curé vous en remerciera, j'en suis sûr, en vous bénissant du fond de cette tombe et en vous obtenant la grâce d'aller le rejoindre au ciel, dont il vous a enseigné et montré le chemin. Ainsi soit-il.

Pour la rentrée des classes

I

L'ÉGLISE MAITRESSE D'ÉCOLE

Euntes ergo docete.
Allez donc et enseignez. (Math., XXVIII, 19).

Mes frères,

En la fête de l'Ascension de l'an 1900, le Souverain Pontife inscrivait au catalogue des saints et proposait à la vénération des fidèles le nom d'un homme qui a éminemment réalisé cette recommandation du Sauveur à ses apôtres. Dans la basilique de St-Pierre magnifiquement décorée, assisté de trente-quatre cardinaux et de deux cent cinquante archevêques ou évêques, en présence de cinquante mille personnes, tout ce que pouvait contenir l'immense basilique, le St Père procédait à la canonisation de S. Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'institut des Frères des Ecoles chrétiennes. Ce bienfaiteur de l'enfance, une des gloires de la France en même temps qu'une illustration de l'Eglise, a magnifiquement obéi, ai-je dit, à la recommandation du Sauveur, non pas en s'en allant par le monde prêcher l'Evangile, mais en se faisant, lui prêtre, lui fils de famille noble et dignitaire de l'Eglise de Reims, instituteur des pauvres enfants du peuple.

Ce n'est pas précisément le récit de sa vie que je veux vous faire aujourd'hui, je voudrais seulement vous montrer, l'histoire en main, que ce qu'il a fait, l'Eglise l'a toujours fait et qu'elle ne demande que la liberté pour le continuer aujourd'hui comme par le passé.

I

A lire certains journaux, à entendre certains orateurs, il semblerait que l'instruction dans notre pays ne remonte qu'à 1789. Les siècles qui ont précédé cette date, selon eux, seraient des siècles de ténèbres et d'ignorance. Pis que cela, à les croire, c'est l'Eglise qui entretenait cette ignorance dans les masses, afin de conserver sur elles son influence. Or l'histoire, pour peu qu'on veuille la consulter, non seulement inflige un démenti à cette calomnie, mais atteste au contraire que l'Eglise a mis de tout temps le plus grand zèle à instruire le peuple.

Lorsqu'elle parut, le paganisme régnait partout en maître. Chez lui, l'instruction était l'apanage exclusif des classes patriciennes. On ne songeait pas, bien entendu, à en faire jouir les esclaves, puisqu'on ne les supposait pas même doués d'intelligence. Dès qu'elle paraît, l'Eglise travaille à l'affranchissement et à la réhabilitation de ces pauvres esclaves et elle le fait surtout en les instruisant et en leur rendant conscience de leur dignité d'hommes.

Malheureusement les invasions des barbares ruinent ses écoles à mesure qu'elle les établit ; la science et l'instruction auraient même infailliblement disparu alors si l'Eglise ne leur avait offert un asile. Ne pouvant faire mieux, elle conserve du moins précieusement les manuscrits antiques et les dérobe aux incendies et aux pillages.

Dès que les invasions ont pris fin et que la paix est revenue, elle se remet à l'œuvre. Partout elle fonde des monastères qui deviennent autant de foyers de civilisation. Pendant une partie de la journée, les moines piochent, défrichent et arrosent de leurs sueurs les campagnes qui avoisinent leurs cloîtres. Durant les heures de repos que laissent libres le travail manuel et la prière, ils passent à la bibliothèque et y transcrivent des manuscrits, car l'imprimerie n'existait pas encore, pour fournir aux élèves les textes dont ils ont besoin.

Dans l'enceinte de chaque monastère, à l'ombre de chaque clocher, au pied de chaque cathédrale, une école s'élève, dirigée par un Frère du monastère ou un clerc de l'église. Tous y sont admis, les enfants des pauvres comme ceux des riches, et l'histoire rapporte que les premiers n'étaient pas ceux qui tiraient le moins de profit de ces écoles. Vous avez étudié jadis dans vos histoires de France ce trait de la vie de Charlemagne. Un jour que cet empereur visitait l'école que dirigeaient dans son propre palais les moines Clément et Alcuin, il s'aperçut que, s'autorisant de leur naissance et de leur fortune, les enfants riches ne faisaient aucun progrès et ne se donnaient aucune peine pour s'instruire, tandis que les enfants des pauvres donnaient pleine satisfaction à leurs maîtres. Faisant placer ceux-ci à sa droite, il leur promit de riches emplois dans son empire, puis, se tournant vers les paresseux placés à sa gauche : « Par le Roi des cieux, leur dit il, sachez que vous n'obtiendrez jamais rien de l'empereur Charles ! »

II

Comment croire que l'instruction ait été négligée à cette époque, quand nous voyons des moines la donner aux pauvres jusque dans le palais de l'empereur? Les évêques ne cessaient d'engager leurs prêtres à la distribuer à tous. En parcourant leurs ordonnances épiscopales, nous trouvons des recommandations comme celle-ci : « Que les prê-

tres établissent des écoles dans les bourgs et les villages. Si quelques fidèles leur amènent leurs enfants pour les instruire, qu'ils ne les refusent pas, mais qu'ils accomplissent leur tâche avec grande charité. »

Les prêtres, obéissant à leurs évêques, fondaient des écoles et on les fréquentait, comme on peut le constater par un certain nombre d'actes qui nous restent de cette époque. Les parents ou tuteurs, par exemple, confiant à des patrons ou à des maîtres leurs enfants ou pupilles, soit en qualité d'apprentis, soit en qualité de domestiques ou de valets de ferme, y stipulent que l'enfant aura droit non seulement à la nourriture et à l'entretien, mais à la fréquentation de l'école. En notre xx^e^ siècle où on prône tant l'instruction, combien de parents font la même réserve en plaçant leurs enfants au service des autres ?

Ces écoles, l'Eglise ne se contentait pas de les établir et de les diriger, c'est elle encore qui pourvoyait aux besoins et à l'entretien des pauvres écoliers. Comme elle le fait encore chaque année en nos églises, comme elle le fait par les fêtes de charité qu'elle organise en faveur des écoles libres, elle tendait la main pour eux et sollicitait la générosité des fidèles, elle encourageait les fondations pieuses en leur faveur, pensant à juste titre que l'instruction qui nourrit les intelligences n'est pas une charité moindre que le pain qui nourrit les corps. Et c'est ainsi que, bien avant la loi scolaire actuelle, elle avait su organiser l'instruction gratuite sans qu'il en coûtât rien à l'Etat.

Malheureusement, une grande partie de ces fondations pieuses devinrent, au xvi^e^ siècle, la proie des protestants. L'instruction en souffrit et les évêques d'alors le déplorent dans leurs mandements : « Autrefois, écrivait l'évêque d'Evreux, il eût été difficile de trouver une paroisse sans sa maison et sa fondation d'école. Aujourd'hui, hélas! les hérétiques, par leur conduite sacrilège, ont tout usurpé. »

N'ayant plus de revenus pour entretenir des maîtres dans ses écoles, l'Eglise fait alors appel au dévouement gratuit de ses enfants. C'est alors que naissent ces innombrables congrégations religieuses vouées à l'enseignement. C'est alors que S. Jean-Baptiste de la Salle fonde à Reims l'institut des Frères des Ecoles chrétiennes. C'est alors et les années suivantes qu'apparaissent les Sœurs de la Providence de Portieux, les filles de Notre-Dame de S. Pierre Fourier, les Ursulines, les Dames de St-Maur, les Sœurs de la Doctrine chrétienne et toutes ces pépinières d'institutrices dont la liste serait trop longue.

Considérant leur rôle d'éducateurs comme un sacerdoce, tous ces religieux et toutes ces religieuses font vœu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, afin de n'être distraits de leur tâche par aucune préoccupation humaine; afin d'appartenir tout entiers et de pouvoir se dévouer totalement aux enfants qui leur sont confiés, ils renoncent pour eux-mêmes aux joies de la famille et au bonheur de fonder un foyer. Sans espérance terrestre, n'attendant leur récompense que de Dieu, ils ne demandent pour tout salaire que le morceau de pain qui, en les nourrissant, leur permettra de continuer leur tâche le lendemain.

III

Le dévouement de ces hommes de Dieu, de ces saintes religieuses produisit bien vite des fruits. Par leurs soins, l'instruction refleurit dans notre pays, des écoles s'ouvrirent partout. Pour ne parler que de notre Haute-Marne, les renseignements puisés dans les archives de chaque paroisse démontrent qu'en 1766 il existait 473 écoles chez nous et ce chiffre alla en augmentant jusqu'en 1789. En ce qui concerne notre paroisse, en particulier, si haut qu'on remonte en feuilletant les registres religieux, à côté de la signature du prêtre on lit celle du « recteur d'eschole. » Preuve évidente que l'instruction était distribuée à qui voulait la recevoir.

Les choses en étaient là quand éclate la grande Révolution. Elle confisque les maisons d'école en même temps que les presbytères, elle s'empare des fondations pieuses faites en leur faveur. En proscrivant les congrégations religieuses, elle tarit la source où se recrutaient maîtres et maîtresses d'école. La Convention décrète bien l'établissement d'une école pour mille habitants : c'était insuffisant, et encore ce décret demeura lettre morte et les enfants sans instruction.

Aussi, en 1801, le ministre de l'instruction publique Chaptal est-il obligé de faire cette douloureuse constatation : « La génération qui atteint sa vingtième année est irrévocablement sacrifiée à l'ignorance. Les tribunaux et les magistratures ne peuvent être occupés que par les élèves des Universités antérieures à la Révolution. »

Mais l'Eglise est une infatigable rebâtisseuse qui ne sait pas se décourager lorsqu'il s'agit de procurer la gloire de Dieu et de sauver les âmes. Le Concordat est à peine signé et la paix religieuse rendue à notre pays qu'elle se met à réparer les ruines de la Révolution et à rouvrir les écoles qu'elle a fermées. Tout le xix^e^ siècle est employé à cette tâche, de nouvelles congrégations enseignantes voient le jour et prennent place à côté des anciennes qui ont pu subsister, de nouvelles fondations sont faites en faveur des écoles ; celles-ci se multiplient rapidement : rien qu'en notre diocèse de Langres on en comptait 160 en 1900, dirigées par des religieux ou des Sœurs. Quel soulagement pour le budget de l'Etat que toutes ces écoles qui ne lui coûtaient rien, quelle émulation pour tous les maîtres et tous les élèves que ces écoles chrétiennes ouvertes à côté des écoles publiques !

Vous savez comment, en dépit de ces avantages, la loi de 1904 les supprima en interdisant l'enseignement aux instituteurs et institutrices congré-

ganistes. Ceux-ci n'en ont pas gardé rancune à leur ingrate patrie, ils ne cessent pas, pour autant, d'obéir à la recommandation du Maître : « Allez, enseignez. » Ne pouvant plus instruire leurs petits compatriotes, il sont allés ouvrir des écoles à l'étranger où ils font connaître et aimer la France. Beaucoup en sont revenus pour défendre celle-ci en 1914. Il sont restés après la guerre et ont ouvert des écoles que jusqu'ici on n'a pas osé fermer. Espérons que cette éventualité ne se produira pas, mais qu'au contraire on rendra à tous nos chers religieux le droit de se dévouer à nouveau, comme par le passé, à l'instruction des enfants du peuple. Ainsi soit-il.

II

PIÉTÉ, TRAVAIL, DISCIPLINE

Mes chères enfants,

Il est de bonne tradition, dans toutes nos écoles et institutions chrétiennes, de demander à Dieu de bénir la nouvelle année scolaire qui s'ouvre et d'entendre quelques paroles qui s'autorisent des circonstances.

C'est pourquoi je suis très heureux, dès la première heure, de vous souhaiter la bienvenue dans cette chapelle et aussi dans cette maison au nom de N.-S. Jésus-Christ.

Oui, mes enfants, soyez les bienvenues dans cette chapelle. Les aînées d'entre vous la connaissent bien déjà ; elles savent que de nombreuses générations de jeunes filles y sont venues chercher lumière et réconfort pour assurer leur vie chrétienne. Vous pouvez donc en toute confiance y consacrer ce matin au bon Dieu votre nouvelle année scolaire.

Soyez également les bienvenues dans cette chère maison d'éducation. Sa réputation est faite depuis longtemps. La plupart d'entre vous ont expérimenté déjà les trésors d'intelligence, de dévouement, de bonté, de sagesse de leurs excellentes maîtresses. Je puis leur affirmer que ces trésors n'ont pas diminué et que, au cours des dix mois qui vont se poursuivre, elles y pourront puiser encore sans cesse, en toute sécurité et à larges mains.

Et si, dès ce premier moment, vous vous demandiez quel doit être pour toute cette année votre programme de vie, laissez-moi vous dire qu'on peut le ramener à ces trois simples mots : *piété, travail, discipline*.

I

Le premier point de votre programme, c'est la piété.

Vous l'entendez bien, il faut avant tout que cette année vous soyez des jeunes filles chrétiennes, et si vous l'êtes déjà, que vous deveniez encore plus chrétiennes. Comme l'exprime une parole que sans doute vous connaissez bien, il faut avant tout « que Dieu soit toujours le premier servi. »

A quoi aboutirait donc tout le reste, m. e., si vous n'aimiez pas de plus en plus le bon Dieu ? Comme il avait raison, ce grand saint qui se répétait à lui même : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Comme il avait raison, le jeune Louis de Gonzague, qui, avant chacune de ses actions, se disait : « Voyons, ce que je vais faire là me servira-t-il à mériter le ciel ? »

Ne l'oubliez pas, vous êtes sur la terre tout d'abord pour conquérir le ciel. Mais pour arriver à ce but, il vous faut aimer et servir Dieu ; en d'autres termes, il faut que dès maintenant vous soyez des jeunes filles vraiment pieuses.

Aussi, en ce début de la nouvelle année scolaire, je ne puis mieux faire que de vous adresser l'exhortation de S. Paul à son disciple : « Exercez-vous à la piété, car la piété est utile à tout, elle a les promesses de la vie future, mais elle assure également le succès de la vie présente. »

Exercez-vous à la piété : vous d'abord, qui êtes les aînées de la maison et qui peut être touchez au terme de votre formation, vous surtout qui, dans un an, serez exposées à tous les périls de la vie du monde.

Si vous voulez, chacune d'entre vous, rester toujours une jeune fille vertueuse, si vous voulez plus tard être la femme sérieuse que ses qualités ont fait appeler l'ange du foyer, hâtez-vous, m. e., hâtez-vous de vous bien exercer à la piété, car la piété est utile à tout.

Appliquez-vous avec soin à prendre des habitudes pieuses, à les enraciner profondément dans votre cœur ; développez dans votre âme le goût de la prière, appréciez-en les bienfaits, aimez-en les douceurs. Surtout fréquentez les sacrements que Dieu, dans sa bonté pour vous, a mis à votre disposition, pour faire dériver en vous les flots abondants de sa grâce; sachez comprendre de plus en plus tout le profit que vous pouvez tirer de la confession et de la communion fréquentes ; en un mot, utilisez les moyens nombreux qui vous sont offerts ici pour acquérir une solide piété, et alors votre exemple entraînera les plus jeunes à vous suivre et votre maison d'éducation sera vraiment ce qu'elle doit être, une maison où règne et rayonne la piété.

II

Toutefois, m. e., ce n'est pas assez de vous abandonner à tous les charmes de la vie de piété, et je dois vous rappeler un second point du programme que vous avez à remplir cette année et qui n'est pas de minime importance. Vous avez compris que je veux parler du travail.

Sans nul doute, en vous envoyant dans cette institution, vos chers parents se proposent bien de vous faire travailler.

En effet, le travail est aussi pour vous un devoir, et je ne crains pas de trop insister sur ce point : pour vous le travail est un devoir rigoureux.

On rencontre parfois des enfants à qui répugne profondément ce principe. Parce que, depuis leur plus tendre enfance, on a satisfait à tous leurs besoins, contenté leurs goûts et parfois leurs caprices ; parce que le bon Dieu les a mises à l'abri des nécessités matérielles en leur donnant les avantages d'une condition plus favorisée, ces enfants s'imaginent être dispensées du travail, elles se figurent que le travail est indigne de leur application, elles rêvent d'une vie fantaisiste où elles pourront s'abandonner totalement à l'oisiveté.

Pour vous, m. e., j'en suis sûr, vous avez de tout autres sentiments. Vous n'avez pas oublié que si, dès l'origine, Dieu a condamné l'homme au travail, cette sentence pèse indistinctement sur toutes les créatures humaines, et vous êtes bien résolues à vous y soumettre de plein gré.

Vous savez bien encore que ceux à qui Dieu a plus donné devront rapporter davantage ; vous savez que si la Providence vous a placées dans une meilleure situation que beaucoup d'autres autour de vous, c'est pour que, par votre travail, par vos efforts, vous fassiez plus de bien. Il est inutile d'insister. C'est donc pour vous, vous le voyez bien, un grave devoir que de travailler.

Vous travaillerez donc, je n'en doute pas. Vous arrivez aujourd'hui toutes remplies de bonne volonté pour reprendre votre tâche.

Vous travaillerez avec courage : on ne s'instruit pas sans peiner beaucoup : rien ne pousse dans les champs si le cultivateur ne dépense bien du labeur ; il en va de même pour notre esprit, qui ne se développe et ne produit qu'au prix d'un travail ardent et persévérant.

Vous travaillerez aussi sans crainte. De nos jours, de nombreux enfants sont victimes d'erreurs et de préjugés monstrueux. Sous couleur de science, on leur infuse parfois un poison dangereux qui infectera leur vie tout entière. Pour vous, vous êtes à l'abri de ce danger ; travaillez sans crainte, vous pouvez avoir confiance absolue en celles qui vous enseignent, elles ne vous montreront jamais rien que le beau, le vrai, le bien.

Enfin vous travaillerez chrétiennement, je veux dire non pas seulement pour la satisfaction d'une vaine gloriole, mais parce que les connaissances que vous acquerrez vous donneront plus de valeur, parce que, en conséquence, vous pourrez un jour être plus utiles à ceux qui dépendront de vous, parce que vous serez mieux en état de servir la cause du bon Dieu.

III

Je veux ajouter rapidement encore un dernier mot. Si vous voulez que votre vie chrétienne s'accroisse, si vous voulez devenir de plus en plus pieuses, de même si vous voulez que votre travail soit fécond et que votre formation intellectuelle s'amplifie, il vous faudra remplir une troisième condition qui s'appelle la discipline ; vous devrez pratiquer fidèlement l'obéissance.

N'imitez pas ces enfants qui — comme on dit — n'en veulent jamais faire autrement qu'à leur tête, qui protestent contre toute observation et qui partout et toujours ne veulent suivre que leurs caprices. Qu'est-ce qui fait la force d'une armée ? Vous le savez bien, c'est la discipline. Si chaque soldat n'obéissait qu'à sa fantaisie, ce seraient le désordre et l'incohérence.

Qu'est-ce qui fait pareillement la force d'une institution comme la vôtre ? C'est bien aussi la soumission volontaire au règlement qui la régit. Et de même qu'une communauté péricliterait vite si le frein de l'autorité, si la règle ne la maintenait, de même une âme qui vit sans discipline ne tarde pas à tomber dans le désarroi.

A votre âge, m. e., vous manquez d'expérience. Laissez-vous donc diriger entièrement par les maîtresses qui ont reçu mission pour cela. Suivez toujours leurs conseils quand elles vous en donnent, car toujours ils s'inspirent de vos meilleurs intérêts ; acceptez leurs observations quand elles vous en font, car il y va sûrement du bien de votre âme ; soumettez-vous même sans murmure aux réprimandes, si par hasard quelquefois il vous en arrive, en pensant que les réprimandes elles-mêmes ont leur véritable utilité.

En un mot, soyez toujours dociles au cours de l'année qui s'ouvre ; quoi qu'il vous en coûte, pratiquez assidument la soumission et la discipline ; habituez-vous à l'esprit d'obéissance et, je vous en réponds, vous vous préparerez pour toute votre vie une force inappréciable, j'entends une volonté ferme, bien aguerrie contre tous les assauts, capable de vaincre tous les obstacles, de résister victorieusement à toutes les tentations et de demeurer inébranlablement attachée au bien et au devoir.

* *

Mes chères enfants, de grand cœur je fais des vœux pour que toutes, vous qui êtes ici, vous réalisiez totalement les trois points du programme que je viens d'énumérer et que je n'ai pu qu'effleurer devant vous : la piété, le travail, la discipline.

Et je vous engage à prier de votre côté et très ardemment, pendant la messe à laquelle vous participez, afin que la bénédiction du ciel descende abondamment sur cette chère maison à l'aurore de la nouvelle année scolaire, afin que toutes, élèves et maîtresses, répondent parfaitement cette année à l'appel de Dieu, afin que — pour tout résumer en un mot — beaucoup de bien se fasse ici pour le profit de vos âmes, en même temps que pour la gloire de Dieu. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XXXII

S. JEAN A LA CÈNE

Jean n'a pas oublié la promesse de Jésus à Capharnaüm : « Je suis le pain de vie. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement, et le pain que je lui donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » (Jo., vi, 48-50).

Lui non plus n'avait pas compris, mais il savait que son Maître ne promettait pas en vain, et il attendait.

I

Peu de jours après qu'il lui avait donné, ainsi qu'à son frère et à sa mère, la leçon qui leur expliquait l'esprit de l'Evangile, le Sauveur arrive à Béthanie, le vendredi soir, et s'arrête dans la maison amie de sainte Marthe.

Le jeudi suivant, un matin, les Apôtres lui demandent où il faudra préparer la Pâque, car c'est le premier jour des Azymes. Judas est absent, il est chez Caïphe, où il conclut son horrible marché de trahison. Le Seigneur appelle Pierre et Jean et leur dit :

— Allez à la ville. Quand vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il ira et vous direz au maître de la maison : « Voici ce que vous mande notre Maître : Où est le lieu où je dois manger la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une salle haute, meublée. Préparez ce qu'il faut. » (Luc, xxii).

Pour préparer l'auguste cérémonie de l'institution de la Sainte Eucharistie, il choisit Pierre, le chef des Apôtres, et Jean, le bien-aimé. Le disciple de l'amour devait préparer le sacrement d'amour.

Le soir, Jésus se rend au Cénacle avec les Douze. Ils prennent place autour de lui. Jean, semble-t-il, est à sa droite et Pierre à sa gauche. Il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » Et il déclare qu'il ne fera plus la Pâque avec eux sur la terre. Mais leur esprit demeure obstinément fermé à ses prédictions. Ils sont tout au bonheur de le voir auprès d'eux, de l'écouter, car tout ce qu'il dit est revêtu de vérité, de bonté et de tendresse. Les deux Apôtres ont veillé à ce que tous les rites légaux puissent s'accomplir. Jésus prend la première coupe qu'il passe à chacun. Il sait « que son heure est venue d'aller de ce monde à son Père. Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, dit S. Jean. Ne veut-il pas déclarer aussi par ces mots « jusqu'à la fin, » que le Sauveur les a aimés jusqu'à instituer pour eux le sacrement du plus ineffable amour ?

Mais auparavant il veut leur donner encore un sublime exemple d'humilité. Au moment des ablutions légales, il se lève de table, dépose son manteau, se ceint d'un linge et lave les pieds de ses Apôtres. Simon-Pierre s'écrie : « Quoi ? vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ? » Mais puisque le Maître le veut, il se soumet. Ce n'est pas sans inquiétude toutefois qu'il entend ces paroles : « Vous êtes purs, mais pas tous ! » Si le Sauveur a lavé les pieds de Jean, il a aussi lavé ceux de Judas. Mais Pierre ignore encore qu'il y a un traître parmi eux.

Quand il eut achevé de laver les pieds de ses Apôtres, Jésus reprit son manteau et, s'étendant sur le lit de repos :

— Savez vous, dit-il, ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez Maître, Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas au-dessus du Maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Heureux êtes-vous si vous comprenez ces choses, heureux si vous les faites.

Puis après une pause, il ajoute : « Je ne dis pas cela de vous tous : je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que la parole de l'Ecriture s'accomplisse : « Celui qui mange le pain avec moi a levé le pied contre moi. » (Jo., xiii, 18 ; Ps. xl, 10).

Cette pensée l'obsède et l'attriste, car il s'agit d'un de ceux qu'il a appelés « ses amis » et combien son cœur souffre ! Il pense à ses autres Apôtres. Leur foi n'en sera-t-elle pas ébranlée ? Et il dit :

— Je vous annonce cela dès maintenant, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle s'accomplira, vous sachiez qui je suis.

Et « il se trouble lui-même dans son esprit » (Jo., xiii, 21), puis il continue son pénible épanchement : « En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me trahira et celui-là mange avec moi. »

Les Apôtres se regardent consternés. Qui est-ce ? Et chacun interroge le Maître : « Est-ce moi, Seigneur ? » — « C'est l'un des douze, répond Jésus. Le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré ! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né. » Alors Judas, tremblant, lui demande aussi, pour détourner les soupçons : « Est-ce moi, Maître ? » — « Tu l'as dit, » répond Jésus. Mais ces paroles se perdirent dans le bruit.

II

Cependant la Cène continuait. Jésus avait pris d'abord la coupe qui ouvrait le repas et l'avait présentée à ses Apôtres en disant : « Partagez-la entre vous ; je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne. »

Puis après avoir lavé les pieds à ses Apôtres, il avait avec eux mangé l'agneau pascal. A la fin du repas, il se recueillit, prit un des pains azymes, rendit grâces, le bénit, le rompit, suivant les rites accoutumés, et en présenta les fragments aux Apôtres en disant : « Prenez, mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

Jean se souvient alors des paroles de la promesse, à Capharnaüm : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Il sait maintenant que ce pain qui lui est donné, c'est la chair du divin Maître, le corps même du Fils de Dieu, et il le prend, il le mange dans des sentiments d'adoration profonde. Il s'absorbe dans la reconnaissance, dans l'amour, dans la douceur de ce pain de vie descendu du ciel. Il admire, il comprend l'étonnante condescendance de Dieu qui se fait humble et petit pour se rapprocher de nous, cette invention divine de l'amour qui veut s'unir à l'âme de l'homme et qui, pour cela, prend la forme d'un pain mystérieux où se cache sa divinité et que l'homme reçoit comme une nourriture. Car Jésus l'a dit : « Ma chair est une vraie nourriture, » la sublime, l'admirable, l'incompréhensible, la très suave nourriture de l'âme.

Jésus laisse ses Apôtres tout entiers à la joie, au ravissement de leur première communion, et, à la fin de la Cène, il prend « le calice de bénédiction » qu'on buvait avant l'action de grâces, le bénit et le donne aux Apôtres en disant : « Buvez-en tous ; ceci est mon sang, le sang du sacrifice de la nouvelle alliance, le sang qui sera répandu pour beaucoup en rémission des péchés. Toutes les fois que vous boirez ce calice, vous le ferez en mémoire de moi. »

Moïse avait fait ériger un autel au pied du Sinaï, et, après avoir immolé des victimes, il avait dit : « Ceci est le sang de l'alliance que Dieu a faite avec vous. » (Ex., XXIV, 8). Le Sauveur reprend ces mêmes paroles pour montrer que l'ancienne loi était la figure de la nouvelle. La figure, l'ombre, le symbole a disparu, voici la radieuse réalité. Ce n'est plus le sang des victimes qui est versé, c'est le sang de Jésus qui sera répandu le lendemain sur la croix et qui maintenant est devenu le breuvage des âmes.

Jean médite ce profond et doux mystère. Il a laissé sa tête se pencher et reposer sur le cœur de son bon Maître. Il écoute intérieurement la douce voix du Sauveur qui lui révèle l'amour infini de Dieu pour les hommes, qui lui découvre les secrets de l'éternité. Il apprend là, sur le cœur du Verbe fait chair, qu'au commencement était le Verbe, la pensée de Dieu le Père, que le Verbe était distinct de Dieu et Dieu lui-même, infini comme le Père. Il y apprend le mystère de la génération éternelle, le Père qui produit son Verbe, le Verbe qui le comprend. Il voit le Père et le Fils qui ne sont qu'un, mais qui ont cependant leur personnalité distincte. Il voit l'amour infini dont ils s'aiment, et le terme de cet amour substantiel qui est le Saint-Esprit, distinct, lui aussi, du Père et du Fils, et Dieu lui même.

Quand il écrira son Evangile, il se rappellera ce qu'il a vu dans cette divine extase où il sentait les battements du cœur de Jésus, l'âme remplie elle-même de Jésus, et il nous retracera ces mystères de vérité et d'amour, autant que peut les exprimer l'infirmité de nos paroles. Il y apprend aussi comment Dieu a créé l'homme par amour, comment il l'a racheté par amour, au prix de son sang, comment il a voulu rester au milieu de nous par amour, sous les apparences de ce pain divin qu'il vient de recevoir, comment enfin il nous aime tant qu'il veut nous sauver tous, malgré nos péchés, qu'il souffre des obstacles que lui suscite notre volonté, qu'il souffre de nos aveuglements et de nos ingratitudes qui paralysent la force de son amour.

Pendant qu'il médite ainsi sur ces adorables mystères il entend Jésus qui déclare :

— Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps. Vous me chercherez, mais je vous dis ce que j'ai dit aux Juifs : « Vous ne pouvez venir où je vais. »

Et il leur fait cette recommandation : s'ils veulent être forts, qu'ils restent unis.

— Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. (Jo., XIII, 35).

Ces paroles, Jean les a pieusement recueillies. Il les avait entendues déjà résonner dans le cœur de Jésus. Elles sont la plus belle et la meilleure des actions de grâces après la sainte communion. C'est un commandement toujours nouveau, car l'égoïsme nous envahit toujours, et aujourd'hui, semble-t-il, plus que jamais.

XXXIII

S. JEAN PENDANT LA PASSION

Après la Cène, Jésus parle longuement à ses Apôtres. Il termine son entretien par une admirable prière à son Père, où il demande pour eux « qu'ils soient un » et qu'ils s'aiment. Cette prière s'achève sur les bords du Cédron ; il franchit alors le torrent et, arrivé avec eux à Gethsémani, il les laisse à l'entrée du jardin et ne prend avec lui que Pierre, Jacques et Jean, les témoins de la gloire du Thabor.

I

Il est environ dix heures du soir et la lune brille dans son plein.

— Asseyez-vous, leur dit-il, pendant que j'irai prier là-bas.

Et ils le voient disparaître sous les oliviers, et ils entendent sa prière, sa plainte d'agonie : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de

moi ! » Accablés de tristesse et d'angoisse, ils s'endorment d'un sommeil pesant. Pendant ce temps Jésus est entré en agonie et des sueurs de sang forment un ruisseau qui coule sur la terre. Eux ils dorment. Pas de secours humain à attendre. Dieu lui envoie un ange qui le fortifie. Trois fois ensuite il revient vers ses Apôtres, qui sont toujours engourdis dans leur tristesse lourde, dans la terreur. Il leur dit enfin avec un doux reproche : « Dormez maintenant et reposez-vous. L'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons ! Il approche, celui qui doit me trahir ! »

Judas en effet paraît à la tête des valets du grand-prêtre. « Si c'est moi que vous cherchez, dit le Sauveur, laissez aller ceux-ci. » Il ne pense pas à lui, mais au salut de ses Apôtres. Ils s'enfuient tous, sauf Jean qui se met à la suite du Maître. Pierre aussi suivait de loin. Ils arrivent au palais d'Anne, regardant Jésus qui marche péniblement, chargé de liens. Jean est connu du grand-prêtre et des gardes du palais. On sait qu'il est le disciple de Jésus et on le laisse entrer sans rien lui dire. Pierre demeure à la porte. Jean dit un mot à la portière et le fait pénétrer dans la cour du grand-prêtre. Alors commence pour le chef des Apôtres la grande épreuve où il succombera.

Pendant ce temps Anne interroge Jésus. Le disciple bien-aimé suit avec anxiété les débats, et nul doute que le Maître, qui eut un regard si justement sévère pour S. Pierre, n'ait vu avec une tendresse reconnaissante la fidélité inquiète de Jean.

Puis c'est le double interrogatoire chez Caïphe et, le lendemain, le jugement au prétoire de Pilate. Jean ne pouvait plus consoler son bon Maître ni approcher de sa personne. Mais il y avait quelqu'un qui souffrait indiciblement et qui l'attendait : c'était Marie. Il lui prodigue les consolations, il s'attriste et pleure avec elle, et que de fois il fait le chemin du palais de Caïphe et du prétoire à la maison de la Sainte Vierge ! Il lui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a appris ; il l'accompagne pendant la Passion, pendant le douloureux chemin de croix qu'elle fait en union avec son Fils, il est auprès d'elle quand elle rencontre Jésus, il la soutient, il l'encourage ; il trouve dans son cœur très aimant les paroles qui relèvent et fortifient.

Nous les retrouvons ensemble au pied de la croix. Marie est debout. Elle garde dans sa douleur une dignité souveraine. Auprès d'elle nous voyons avec Jean Marie de Cléophas et Marie-Madeleine. Du haut de sa croix Jésus les regarde et les bénit. Il pense à sa mère. Lui, il va « passer de ce monde à son Père. » Que deviendra-t-elle ? Qui prendra soin d'elle ? Qui la consolera ? Qui l'aimera ? C'est sa grande préoccupation. Et quand il sera remonté au ciel, qui demeurera avec elle ? Elle sera la plus affligée des mères, sera-t-elle aussi la plus abandonnée ?

« Alors il regarda sa mère et le disciple qu'il aimait, et il dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ! » Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère ! » Et depuis cette heure, le disciple prit Marie dans sa maison. » (Jo., xix, 25).

« Tout ce que l'amour de Jésus avait de tendre et de respectueux pour sa mère vivra dans le cœur de Jean, dit Bossuet. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, lui dont la parole est toute puissante et opère en eux tout ce qu'il dit, il fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie [1]. » Il change, il transforme, il agrandit le cœur de Jean, afin qu'il puisse mieux aimer Marie et qu'elle soit mieux comprise, plus consolée, elle qui ne vit que d'amour.

Et non seulement Marie a un fils en S. Jean, mais l'Eglise a une mère en Marie. Car S. Jean représente l'Eglise, toute l'humanité, et quand le Sauveur dit à sa mère : « Voilà votre fils, » il lui donne pour enfants tous ceux qui croiront en lui, tous les hommes qui voudront écouter sa parole, suivre les inspirations de la grâce. Cette parole est une lumière, une force, une douceur nouvelle pour les âmes ; elle les enveloppe d'un rayon d'amour nécessaire. Que serait en effet la religion chrétienne sans Marie ? Ce serait un ciel privé de sa plus belle étoile, un printemps sans brise parfumée, des champs de fleurs auxquelles manque la plus suave senteur. Jésus sans doute est tout pour nous et nous tient lieu de tout, mais il savait bien que sa croix nous apparaîtrait austère et rude. C'est pourquoi il nous a donné Marie qui est la douceur de la vie chrétienne, Marie dont l'exemple, le regard, le sourire, la bonté fait éclore les fleurs les plus sublimes et les plus douces vertus.

II

Jésus, après avoir confié sa mère à S. Jean, entre dans le majestueux silence, prélude de la mort. Il ne le rompt plus que pour prononcer deux paroles : « *Sitio*. J'ai soif, » et quand on lui a présenté le vinaigre : « *Consummatum est*. Tout est consommé. » Puis il incline la tête et rend de lui-même son âme à Dieu. Marie a pieusement recueilli et ses dernières paroles et son dernier soupir. Mais quoique Jésus soit mort, elle n'est pas seule. Jean est là qui s'empresse fidèlement autour d'elle et lui prodigue ses marques d'amour. Voici les soldats qui viennent pour achever les suppliciés. Ils brisent les jambes des deux larrons ; mais, arrivés à Jésus ils constatent qu'il est mort. Alors l'un d'eux se contente de lui ouvrir le côté d'un vigoureux coup de lance, et aussitôt il en sort du sang et de l'eau. C'est le disciple bien-aimé qui nous raconte le fait, et il ajoute cette attestation solennelle :

« Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez. » (Jo., xix, 35).

[1] Panégyrique de S. Jean, 2e partie.